

Avant-propos

José VICENTE LOZANO
ERAC (EA 4705)
Normandie-Université
Université de Rouen

Ce volume 7 de la collection *Épilogos* présente 11 études autour du principe saussurien de l'unicité du signe linguistique. Ces études s'inscrivent, pour la plupart, dans la linguistique du signifiant telle qu'elle est pratiquée dans le cadre de la linguistique hispanique postguillaumienne, qui présente des points de convergence avec la théorie culiolienne de l'invariance, en linguistique anglaise.

L'UNICITÉ DU SIGNE LINGUISTIQUE DEPUIS SAUSSURE

Qu'on le veuille ou non, dans *Le Cours de linguistique générale* apparaissent les clés de nombreux développements des Sciences du langage aux XX^e et XXI^e siècles. Il est vrai qu'il ne s'agit pas d'un ouvrage écrit par Ferdinand de Saussure lui-même, mais à partir des notes prises entre autres par Charles Bally et Albert Sechehaye et de quelques notes personnelles de Saussure ; comme il est vrai aussi que des publications postérieures, à partir des manuscrits de Saussure, montrent que les principes linguistiques du maître ne pouvaient pas être réduits à ceux qui ressortent du *Cours*, publié en 1916. Dans cet ouvrage fondateur, qui ne reste pas moins un travail de synthèse, remanié par d'autres, à côté des principes tenus pour saussuriens nous retrouvons des questionnements éclairants qui permettent de nuancer ces mêmes principes adoptés dogmatiquement par bon nombre de linguistes de France et de Navarre ; en effet, les principes qui apparaissent dans le *Cours* ont fait aussi l'objet d'interprétations disparates, sans doute parce qu'ils n'allaient pas de soi à la lecture attentive de différents passages de ce même ouvrage, issu de notes de

cours et non d'un plan parfaitement établi en vue d'une publication postérieure.

Nous pouvons citer parmi les principaux postulats de la linguistique contemporaine, que l'on trouve dans le Cours de Saussure :

- a) la distinction entre les axes synchronique et diachronique ;
- b) la distinction entre les ordres syntagmatique et paradigmatique, en fonction du type de rapport établi entre les unités linguistiques (in praesentia ou in absentia) ;
- c) le principe de différenciation : « dans la langue il n'y a que des différences » (1916 : 166).

Par ailleurs, le *langage* y est défini comme une faculté, qui se manifeste dans la *langue*, à caractère social, mais aussi dans la *parole*, au caractère individuel. Pour ce qui est de la langue, elle est définie dans le Cours tantôt comme « système de signes exprimant des idées » (1916 : 33), tantôt comme système de valeurs (voir (3) *infra*) ; par rapport au *langage*, elle est de nature différente (p. 32) : « Tandis que le langage est hétérogène, la langue ainsi délimitée est de nature homogène : c'est un système de signes où il n'y a d'essentiel que l'union du sens et de l'image acoustique, et où les deux parties du signe sont également psychiques. ». Par rapport à la *parole*, la *langue* est aussi foncièrement distincte, et d'après le Cours, elle doit en être étudiée séparément (1916 : 38) :

- (1) [...] il serait chimérique de réunir sous un même point de vue la langue et la parole. Le tout global du langage est inconnaissable, parce qu'il n'est pas homogène, tandis que la distinction [langue collective/ parole individuelle] et la subordination [langue essentielle/parole secondaire] proposées éclairent tout.
Telle est la première bifurcation qu'on rencontre dès qu'on cherche à faire la théorie du langage. Il faut choisir entre deux routes qu'il est impossible de prendre en même temps ; elles doivent être suivies séparément.

Cela a des conséquences sur la portée des approches synchronique et diachronique (1916 : 138) :

- (2) *tout ce qui est diachronique dans la langue ne l'est que par la parole.*
C'est dans la parole que se trouve le germe de tous les changements : chacun d'eux est lancé d'abord par un certain nombre d'individus avant d'entrer dans l'usage.

L'étude synchronique « s'occupera des rapports logiques et psychologiques reliant des termes coexistants et formant système, tels qu'ils sont aperçus par la même conscience collective. » (1916 : 140), *i.e.* des signes dans la langue et de leurs valeurs (1916 : 116) :

- (3) la langue est un système de pures valeurs que rien ne détermine en dehors de l'état momentané de ses termes.

Alors que dans une autre approche (1916 : 140) :

- (4) La *linguistique diachronique* étudiera au contraire les rapports reliant des termes successifs non aperçus par une même conscience collective, et qui se substituent les uns aux autres sans former système entre eux.

Toutefois, de la même façon que l'on peut comparer en synchronie différentes langues parlées à une même époque ou période, rien n'interdit l'étude contrastive de plusieurs états de langue considérés comme des systèmes de signes ayant des valeurs différentes, même si cette approche ne rentre pas dans la définition dogmatique de la *linguistique diachronique* en (4). À notre avis, les métatermes « linguistique statique » et « linguistique évolutive » sont plus adéquats pour marquer la distinction entre les deux approches (1916 : 114). D'un point de vue épistémologique, dans le *Cours*, on établit une homologie entre les sciences économiques et la linguistique, fondées sur la « notion de valeur » (1916 : 115) : « dans les deux sciences, il s'agit d'un système d'équivalence entre des choses d'ordres différents : dans l'une un travail et un salaire, dans l'autre un signifié et un signifiant. ». Force est de constater que le métalangage saussurien est souvent fluctuant dans le *Cours*. En ce qui nous concerne, nous avons déjà pris nos distances envers les flottements terminologiques entre *langue* et *système* (Vicente Lozano 2008 : 311-312), même si la séparation des axes synchronique et diachronique nous semble tout à fait pertinente (1916 : 116) :

- (5) Ajoutons que plus un système de valeurs est complexe et rigoureusement organisé, plus il est nécessaire, à cause de sa complexité même, de l'étudier successivement selon les deux axes. Or aucun système ne porte ce caractère à l'égal de la langue : nulle part on ne constate une pareille précision des valeurs en jeu, un si grand nombre et une telle diversité de termes, dans une dépendance réciproque aussi stricte. La multiplicité des signes, déjà invoquée pour expliquer la continuité de la langue, nous interdit absolument d'étudier

simultanément les rapports dans le temps et les rapports dans le système.

Le *langage* y est aussi considéré comme un « phénomène total » composé de deux facteurs dont la *langue*, qui est envisagée pour l'occasion comme un concept proche de « l'usage », ce qui deviendra la *norme* chez Coseriu, un concept résultant d'une opération de soustraction appliquée par Saussure au langage, quelques pages auparavant (1916 : 112) : « La langue est pour nous le langage moins la parole. Elle est l'ensemble des habitudes linguistiques qui permettent à un sujet de comprendre et de se faire comprendre. »

À plusieurs reprises, on fait mention des caractéristiques du signe, « l'entité linguistique » (1916 : 144), l'unité de base de la langue saussurienne considérée comme « système de signes » ; c'est ainsi que l'image acoustique est identifiée dans le métalangage du *Cours* à la [seule] représentation du signe linguistique, dans ce passage ayant trait à la reconstitution du « circuit de la parole » (1916 : 28) :

- (6) Le point de départ du circuit est dans le cerveau de l'une [des deux personnes], par exemple A, où les faits de conscience, que nous appellerons concepts, se trouvent associés aux représentations des signes linguistiques ou images acoustiques servant à leur expression. Supposons qu'un concept donné déclenche dans le cerveau une image acoustique correspondante : c'est un phénomène entièrement psychique, suivi à son tour d'un procès physiologique : le cerveau transmet aux organes de la phonation une impulsion corrélative à l'image ; puis les ondes sonores se propagent de la bouche de A à l'oreille de B : procès purement physique. Ensuite, le circuit se prolonge en B dans un ordre inverse : de l'oreille au cerveau, transmission physiologique de l'image acoustique ; dans le cerveau, association psychique de cette image avec le concept correspondant.

Il n'en reste pas moins que, malgré ce qui est exprimé en (1), le *Cours* ne peut dissocier en (6) l'étude de la *langue* et de la *parole*, puisque c'est dans le circuit de la parole que l'on a accès au fonctionnement de la langue du locuteur (A) et de son destinataire (B), malgré aussi le vœux pieux formulé à la page 39 : « Nous nous attacherons uniquement à cette dernière [=l'étude de la langue], et si, au cours de nos démonstrations, nous empruntons des lumières à l'étude de la parole, nous nous efforcerons de ne jamais effacer les limites qui séparent les deux domaines. ». C'est également en (6) que le *Cours* pose le caractère composite du signe linguistique, constituant aussi l'un des postulats

fondateurs de la linguistique contemporaine – la distinction entre *signifiant* et *signifié* – qui sera développé plus en avant (1916 : 99) :

- (7) Nous appelons *signe* la combinaison du concept et de l'image acoustique : mais dans l'usage courant ce terme désigne généralement l'image acoustique seule, par exemple un mot (*arbor*, etc.). On oublie que si *arbor* est appelé signe, ce n'est qu'en tant qu'il porte le concept « arbre », de telle sorte que l'idée de la partie sensorielle implique celle du total.

L'ambiguïté disparaîtrait si l'on désignait les trois notions ici en présence par des noms qui s'appellent les uns les autres tout en s'opposant. Nous proposons de conserver le mot *signe* pour désigner le total, et de remplacer concept et image acoustique respectivement par *signifié* et *signifiant*.

Pour rendre compte de cette « unité » (1916 : 145) ou « entité psychique à deux faces » (1916 : 99) qu'est le signe linguistique, le *Cours* nous fournit deux métaphores, dont la première correspond à un « composé chimique » (1916 : 145) :

- (8) l'eau par exemple ; c'est une combinaison d'hydrogène et d'oxygène ; pris à part, chacun de ces éléments n'a aucune des propriétés de l'eau.

La deuxième métaphore renvoie à une feuille de papier (1916 : 157) :

- (9) la pensée est le recto et le son le verso ; on ne peut découper le recto sans découper en même temps le verso ; de même dans la langue, on ne saurait isoler ni le son de la pensée, ni la pensée du son ; on n'y arriverait que par une abstraction dont le résultat serait de faire de la psychologie pure ou de la phonologie pure.

Cependant le *signe* en langue ne peut se concevoir que par rapport aux autres signes dont les valeurs sont interdépendantes et avec lesquels il fait système (*ibidem*) :

- (10) En outre l'idée de valeur [...] nous montre que c'est une grande illusion de considérer un terme simplement comme l'union d'un certain son avec un certain concept. Le définir ainsi, ce serait l'isoler du système dont il fait partie ; ce serait croire qu'on peut commencer par les termes et construire le système en en faisant la somme, alors qu'au contraire c'est du tout solidaire qu'il faut partir pour obtenir par analyse les éléments qu'il renferme.

C'est ainsi que, dans le *Cours*, on fait appel au métaterme signification pour ne rendre compte que de cette « union d'un certain son avec un certain concept [...]. Elle n'est, comme l'indiquent les flèches de la figure [1], que la contre-partie de l'image auditive. Tout se passe entre l'image auditive et le concept, dans les limites du mot considéré comme un domaine fermé, existant pour lui-même. » (1916 : 158-159) :

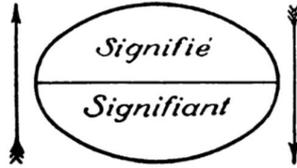


Figure 1

Même si, dans le *Cours*, il est indiqué que la valeur est sous la dépendance de la *signification* (1916 : 158), du fait que la *valeur* émane du système (1916 : 162), la *signification* elle-même se trouve aussi sous la dépendance d'une valeur existante, faute de quoi il n'y aurait plus de signification et le signe serait écarté du système ; c'est justement l'une des altérations possibles que peut subir la langue en changeant d'état (voir (13) et (14) *infra*). Il est évident que la notion de valeur conventionnelle et distinctive s'applique dans le *Cours* aussi bien au signifié qu'au signifiant ; même si, à maintes reprises, on s'y sert du terme son pour référer de façon équivoque au signifiant (voir (10) *supra*), ce passage est des plus éclairants à ce propos (1916 : 164) :

- (11) Toutes les valeurs conventionnelles présentent ce caractère de ne pas se confondre avec l'élément tangible qui leur sert de support. Ainsi ce n'est pas le métal d'une pièce de monnaie qui en fixe la valeur ; un écu qui vaut nominalelement cinq francs ne contient que la moitié de cette somme en argent ; il vaudra plus ou moins avec telle ou telle effigie, plus ou moins en deçà et au-delà d'une frontière politique. Cela est plus vrai encore du signifiant linguistique ; dans son essence, il n'est aucunement phonique, il est incorporel, constitué, non par sa substance matérielle, mais uniquement par les différences qui séparent son image acoustique de toutes les autres.

Aussi, dans le *Cours*, on fait la distinction entre les composants du signe et son référent : « Le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique. ». (1916 : 99). Cette distinction sera formulée plus clairement dans le triangle sémiotique chez Ogden et Richards (1923 : 11, *symbol / though* ou *reference /*

réferent), puis chez Ullman (1957 : 69, *name / sense / things in the outside world*). Dans le même sens, les explications fournies dans le *Cours* pour montrer la non matérialité du signifiant évoquent ce qui deviendront les *phonèmes* chez Jakobson et Troubetzkoy : « Chaque idiome compose ses mots sur la base d'un système d'éléments sonores dont chacun forme une unité nettement délimitée et dont le nombre est parfaitement déterminé. » (Saussure 1916 : 164). Le recours à des entités abstraites de sons distinctifs pointait donc déjà dans le *Cours*, même si à l'instar d'autres passages, on constate l'inversion des métatermes *son* et *phonème* dans le métalangage saussurien, par rapport au métalangage conventionnel qui sera enteriné par la phonologie structurale : « C'est parce que les mots de la langue sont pour nous des images acoustiques qu'il faut éviter de parler des « phonèmes » dont ils sont composés [...]. En parlant des sons et des syllabes d'un mot, on évite ce malentendu [phonème=réalisation d'un son]. » (1916 : 98).

Le rapport entretenu par un signifiant avec son signifié est en général hérité d'un état de langue, mais il peut aussi se voir altéré en synchronie, d'où le double caractère immuable et muable du signe linguistique tel qu'il est présenté dans le *Cours* (1916 : 108-109) :

- (12) Le signe est dans le cas de s'altérer parce qu'il se continue. Ce qui domine dans toute altération, c'est la persistance de la matière ancienne ; l'infidélité au passé n'est que relative. Voilà pourquoi le principe d'altération se fonde sur le principe de continuité [...]. Tout d'abord, ne nous méprenons pas sur le sens attaché ici au mot altération. Il pourrait faire croire qu'il s'agit spécialement des changements phonétiques subis par le signifiant, ou bien des changements de sens qui atteignent le concept signifié. Cette vue serait insuffisante. Quels que soient les facteurs d'altérations, qu'ils agissent isolément ou combinés, ils aboutissent toujours à *un déplacement du rapport entre le signifié et le signifiant*.

Cet état de fait, apparemment contradictoire, relève de la double action sur la langue de deux paramètres, la masse parlante et le temps (1916 : 113) :

- (13) Dès lors la langue n'est pas libre, parce que le temps permettra aux forces sociales s'exerçant sur elle de développer leurs effets, et on arrive au principe de continuité, qui annule la liberté. Mais la continuité implique nécessairement l'altération, le déplacement plus ou moins considérable des rapports.

Par voie de conséquence, c'est ce type de rapport qui constitue l'essence du signe, dont les deux faces sont inséparables, et suivant la dernière remarque de (13), on peut conclure que si le rapport associatif est « considérablement » altéré à un certain moment, le signe l'est aussi, et avec lui le système dont il fait partie. La langue se voit ainsi modifiée, en changeant d'état (1916 : 142) :

- (14) En pratique, un état de langue n'est pas un point, mais un espace de temps plus ou moins long pendant lequel la somme des modifications survenues est minime. Cela peut être dix ans, une génération, un siècle, davantage même. Une langue changera à peine pendant un long intervalle, pour subir ensuite des transformations considérables en quelques années.

Une fois circonscrit à un état de langue donné, le signe de la langue est délimité, par rapport à d'autres signes qui peuvent l'accompagner dans le discours, et c'est toujours l'association d'un signifiant et d'un signifié qui permet son identification : « L'unité n'a aucun caractère phonique spécial, et la seule définition qu'on puisse en donner est la suivante : *une tranche de sonorité qui est, à l'exclusion de ce qui précède et de ce qui suit dans la chaîne parlée, le signifiant d'un certain concept.* » (1916 : 146). En d'autres termes, l'identité d'un signe dépend de son unicité repérable. Pour son identification, il doit être extrait/abstrait aussi bien de l'axe syntagmatique que de la parole. Il ne peut par ailleurs qu'être considéré en synchronie, c'est à dire, par rapport aux seules valeurs qui ont les autres signes dans un même état de langue. On pourrait reprocher au *Cours* le cloisonnement des dichotomies établies dans les postulats a) et b), que nous avons introduits au deuxième paragraphe de cette rubrique ; en effet, longtemps après Saussure d'autres linguistiques vont s'intéresser plutôt à l'axe syntagmatique et aux approches croisées en synchronie et en diachronie, nous pensons, par exemple, au générativisme dans sa formulation standard, donnant la primauté à la syntaxe, et à la diasystématique, envisageable non seulement aux niveaux topolectal ou sociolectal, mais aussi chronolectal.

En lien direct avec le principe c), énoncé plus haut, il y a aussi un autre principe fondamental se dégageant du *Cours* : le principe de l'unicité du signe. Même si ce principe n'est pas explicité dans ces termes, il est bien souvent sous-jacent, et jamais contredit, dans le *Cours* (voir (7), (12) et (14) *supra*) ; c'est pourquoi le signe, en tant que tel, ne doit être considéré que dans sa totalité, en privilégiant sa nature

sémiologique, par conséquent toute approche onomasiologique de la langue devra être écartée (1916 : 168) :

- (15) Appliqué à l'unité, le principe de différenciation peut se formuler ainsi : *les caractères de l'unité se confondent avec l'unité elle-même*. Dans la langue, comme dans tout système sémiologique, ce qui distingue un signe, voilà tout ce qui le constitue. C'est la différence qui fait le caractère, comme elle fait la valeur et l'unité.

Ce qui prime, dans l'étude de la langue, c'est le rapport entre un signifiant et son signifié, ce qui ne correspond pas exactement à l'interprétation découlant aussi bien de la figure 1 que des métaphores vues en (8) et en (9) *supra*. On pourrait penser plutôt à une carte postale – où il ne serait pas possible de dissocier son « enveloppe » (contenant iconique, philatélique et manuscrit) et son contenu sémantique – ou à une représentation sphérique, sans qu'il y ait une ligne de séparation plus ou moins épaisse entre les deux composants du signe :



Figure 2

Le signifiant correspondrait en fait à la trace psychique de l'extérieur de la sphère, ce qui nous permet d'identifier la sphère en tant que telle. Son intérieur, correspondrait au signifié, qui est plus abstrait et moins accessible :



Figure 3

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES POUR ALLER PLUS LOIN

- BLESTEL Élodie, FORTINEAU-BREMOND Chrystelle (dir.), 2018, *Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chronoanalyse en linguistique hispanique*, Limoges, Lambert-Lucas.
- BOTTINEAU Didier, 2018, « Cognématique et chronosyntaxe; la construction submorphémique ST+NT/D », dans Élodie Blestel et Chrystelle Fortineau-Brémond 2018 (dir.), p. 111-140.
- CHEVALIER Jean-Claude, LAUNAY Michel et MOLHO Maurice, 1984, « La raison du signifiant », *Modèles linguistiques*, 6/2, 12, p. 27-41.
- CHEVALIER Jean-Claude, LAUNAY Michel et MOLHO Maurice, 1986, « Pour une linguistique du signifiant », *Actes du Colloque de Linguistique Hispanique*, Collection *Cahiers du CRIAR* n° 6, Rouen, PUR, p. 95-99.
- CULIOLI Antoine, 1990, *Pour une linguistique de l'énonciation, Opérations et représentations*, tome 1, *L'homme dans la langue*, Gap, Ophrys.
- CULIOLI Antoine, 1999a, *Pour une linguistique de l'énonciation, Formalisation et opérations de repérage*, tome 2, *L'homme dans la langue*, Gap, Paris, Ophrys.
- CULIOLI Antoine, 1999b, *Pour une linguistique de l'énonciation, Domaine notionnel*, tome 3, *L'homme dans la langue*, Gap, Paris, Ophrys.
- CULIOLI Antoine, 2018, *Pour une linguistique de l'énonciation, Tours et détours*, tome 4, Limoges, Lambert-Lucas. Ci-après *PLE*, T. 4.
- DELPORT Marie-France, 2008, « Une linguistique du signifiant ? », *Chréode. Vers une linguistique du signifiant*, n°1, Paris, Editions Hispaniques, p. 11-35.
- GUILLAUME Gustave, 1988, *Leçons de Linguistiques, 1947-1948 série C*, Lille-Québec, Presses universitaires de Lille-Presses de l'Université Laval-Québec.
- JAKOBSON Roman, 1962, *Selected Writings*, 1, *Phonological Studies*, The Hague-Paris, Mouton.
- LE TALLEC-LLORET Gabrielle, 2012, « Linguistique du signe, linguistique du signifiant : de Mo.La.Che à la cognématique », dans Gilles Luquet 2012 (éd.), p. 15-38.
- LE TALLEC-LLORET Gabrielle, 2017, *Linguistique du signifiant. Diachronie et synchronie en espagnol*, Limoges, Lambert-Lucas.
- LUQUET Gilles (éd.), 2012, *Morphosyntaxe et sémantique espagnoles. Théories et application*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- MOLHO Maurice, 1986, « Grammaire analogique, grammaire du signifiant. », *Langages*, 21^e année, n°82, p. 41-51.
- ODGEN Charles Kay et RICHARDS Ivor Armstrong, 1923, *The Meaning of Meaning*, New-York, Harcourt, Brace & World.
- PAGÈS Stéphane, 2015, *La motivation du signe en question. Approche cognématique des morphèmes en [a] de la langue espagnole*, Limoges, Lambert-Lucas.
- RASTIER François, 2015, *Saussure au futur*, Paris, Les Belles Lettres.

- SAFFI Sophie et PAGÈS Stéphane (dir.), 2020, *Aspects actuels de la linguistique comparée des langues romanes*, Cluj-Napoca, PUC.
- SAUSSURE Ferdinand de, 1995 (1916), *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- TROUBEZKOY Nikolai Sergueïevitch, 1949, *Principes de phonologie*, Paris, Klincksieck.
- ULLMAN Stephen, 1957 (1951), *The Principles of Semantics*, Oxford, Blackwell.
- VICENTE LOZANO José, 2008, « Du quichuagnol et du léognol aux variantes contemporaines de l'espagnol des montagnards, en Équateur et dans le Rebollar », dans Laurence Villard, et Nicolas Ballier (éd.), *Langues dominantes, Langues dominées*, Rouen, collection ERIAC, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2008, p. 309-322.
- VICENTE LOZANO José, 2020, « De coño et de coña : usages, collocations et mots ou expressions dérivés. La diasystème à la lumière de la cognématique, la submorphologie et la lexicologie. », dans Sophie Saffi et Stéphane Pagès 2020 (dir.), p. 29-45.